

Pater
noster

HSN

LES ÉDITIONS DE
L'HOMME SANS NOM



IR_REEL

Collection dirigée par
Dimitri Pawlowski

HSN LES ÉDITIONS DE
L'HOMME SANS NOM

122, rue de Vincennes - 93100 Montreuil

contact@editions-hsn.com | www.editions-hsn.com

© Les Éditions de l'Homme Sans Nom ./ La Boîte à Bulles 2023.

© Illustrations : François-Xavier Pavion

© Portrait de l'autrice : Émile Denis

ISBN : 978-2-493714-01-5

PROLOGUE

L'homme et la femme courent le long du grand chemin de terre bordé par des ronces sèches. Le givre craque sous leurs pas rapides. L'épaisse brume drapant toute la campagne masque la lumière encore timide du jour qui se lève. Les températures sont redescendues ces derniers temps.

L'homme a déjà oublié le réconfort du feu dans la cheminée. S'il le pouvait, il ferait demi-tour, il retournerait à l'intérieur et se réchaufferait près de l'âtre familial. Oui, s'il le pouvait, car la nature paralysée par la morsure du froid hivernal est désormais leur seule issue.

La femme est en nuisette de satin, pieds nus, et si les graviers lui font atrocement mal, elle ne s'arrête pas. L'homme la tire vers l'avant et se dit qu'ils ne vont pas assez vite, qu'il va les rattraper. Il frotte son poignet contre son arcade sourcilière et essuie le sang qui continue de couler sur son menton. La douleur irradie sous sa peau. À quelques centimètres près, la hache lui aurait arraché le nez, ou pire ! Il s'en est fallu de peu, et il devrait se sentir incroyablement chanceux, mais son répit n'est que temporaire. Il le sait.

Ils n'ont nulle part où aller. Il n'y a rien à des dizaines de kilomètres aux alentours, et même s'ils hurlaient de toutes leurs forces, le vieux Léopold ne les entendrait jamais, bienheureux, enfoncé dans son lit sous une couette moelleuse. Leur meilleure chance est peut-être encore l'étang. S'ils s'y jettent, *il* aura du mal à les atteindre. Ils pataugeront des heures durant dans l'eau glacée et les marais pour rejoindre l'extrémité du domaine, tant pis : mieux vaut le risque de mourir qu'une mort certaine.

— L'étang, halète l'homme.

Sa voix lâche une grande nuée de condensation qui se mêle sans attendre à la brume. S'il était naïf, l'homme se raconterait des mensonges et espérerait pouvoir se fondre dans le brouillard, traverser les ronces. Mais l'homme est lucide. Oui, ça sera l'eau, ou la mort.

Le chemin disparaît, laissant la place à un grand ponton en bois. L'homme entraîne la femme jusqu'au bout, bien conscient qu'ils sont désormais acculés. Malgré leur course, elle grelotte toujours.

— Sautez à l'eau ! implore-t-il.

— Non, gémit-elle. L'hypothermie...

L'homme à la hache les rejoint. Il marche vers eux d'un pas lourd, peinant à reprendre son souffle, mais assuré qu'ils ne pourront plus lui échapper.

— Arrêtez de faire l'imbécile, grogne-t-il. Revenez tous les deux à la maison. Ce qui arrive n'a rien d'alarmant.

— Rien d'alarmant..., répète l'homme, abasourdi.

— Il suffit ! le coupe l'autre.

— Père, je vous en supplie !

— La tradition Paternoster est inaltérable. Et personne ne peut s'y opposer, vous le saviez.

L'homme et la femme reculent, mais ils sont déjà au bord du ponton, à un rien d'une chute dans les eaux gelées.

Le père avance vers eux calmement.

— Écartez-vous, somme-t-il son fils.

Il lève la hache et l'abat. Elle rate son coup. Déstabilisée, la femme tombe à l'eau. Elle crie. Elle cherche à fuir, mais ses membres sont engourdis par le froid. Bien vite, ses mouvements se ralentissent. Elle s'apaise, et sa silhouette gracile cesse de bouger.

— Voilà qui fera l'affaire. Allez, rentrons, Ernest.

9

OCTOBRE

Je jauge l'inconnu qui se dresse devant moi, passablement aviné, me présentant différentes bouteilles d'alcool bien entamées. Et je fais le point.

Vingt-six ans de vie ne m'ont finalement pas vraiment armée pour faire face à ce genre de situations, à affronter les hommes de manière générale. Et alors que je baisse les yeux, incapable de soutenir son regard plus longtemps, mon éclatante vulnérabilité floute tout le reste. Je suis toujours emmaillottée dans mes attentes, mes complexes, mes espoirs, mes désillusions et, à force, j'ai l'impression de perdre l'équilibre et de tomber à chaque occasion. Je tombe amoureuse, je tombe sur un con, je tombe de haut. J'en ai un peu ras le bol de perdre l'équilibre et m'écorcher les genoux comme une gamine même pas capable de jouer correctement à la marelle. À quel moment devient-on femme ? À quel moment les choses se simplifient-elles ? Plus le temps passe et moins j'ai l'impression d'y arriver. Cette soirée n'en est qu'un symptôme supplémentaire.

Je relève la tête. L'inconnu me fixe toujours, encouragé par la lumière tamisée du salon, complice. Son regard s'est un peu affûté. Il semble dessaouler légèrement et prend le temps de me considérer. Je n'arrive pas à décider si je le trouve beau ou non. Il a du charme, c'est certain, et il dégage quelque chose de tout à fait atypique. De l'intelligence, de la malice aussi, et une aura trouble, brute, presque dangereuse. Ce mec, il a un truc.

Je m'empêtre dans la contemplation de son visage, pas tout à fait symétrique, et d'autant plus hypnotique. Non, il n'est pas canon, c'est clair, et je ne suis toujours pas sûre d'aimer ce

magnétisme froid qui transparaît derrière le masque du rhum arrangé. De toute façon, vu l'heure et l'alcoolémie ambiante, il est trop tard pour une romance belle et distinguée. La nuit grignote l'ego et le respect de soi-même. Après tout, je ne devrais pas faire la fine bouche, je suis déjà dans un état passablement pathétique, et je ne dois ressembler à rien. Je l'observe à travers mes cils englués de mascara délayé par des larmes encore fraîches. Est-ce que lui aussi me briserait le cœur ? Je suis célibataire depuis deux heures. Je me retrouve dans ce tout petit trou noir de déprime si fermement compactée qu'il n'y a plus rien à espérer, mais, paradoxalement, tout est possible, puisque je n'ai plus rien à perdre.

Quand j'y pense, je me dis que c'est dans ces moments-là que les univers parallèles se chahotent, qu'ils s'entrechoquent, qu'ils couvrent tout le champ des possibles et plus encore. Car oui, au point où j'en suis, je suis prête à défier les statistiques. Ces mondes-là s'excitent. Ils sont si proches d'une collision hideuse que le chaos qu'ils suggèrent laisse une saveur unique au fond du cerveau, celle du grain de folie qui embaume l'esprit fragile. Je pourrais aller me coucher, comme ça, sans même me présenter. Je pourrais rouler une gigantesque galoche à ce gars – pas canon donc, mais loin d'être moche – ; je lis dans ses yeux qu'il y serait réceptif. Ça serait une première pour moi, mais après tout, pourquoi pas ? Pourquoi pas ? Je pourrais même le prendre par la main et l'entraîner dans ma chambre. Ou alors, je pourrais filer seule au Macumba pour m'épuiser jusqu'aux petites heures du matin ? Jusqu'ici, chaque option est viable, chaudement couvée par mon mental maltraité, chancelant, et trop impatient. Hermétique à l'acceptation de la douleur.

Je n'ai pas digéré la nouvelle. Je suis atterrée, furieuse, triste et incapable de savoir ce que je vais faire de ma vie. Ça fait trop d'émotions à gérer pour que je puisse le faire correctement. Avec du recul ça ira, mais là tout de suite, cette blessure a ébranlé deux décennies de construction de l'adulte que je suis. J'aurais aimé que ça me touche moins, être plus solide, mais je n'ai jamais su bien vivre l'abandon. Ce salaud a jeté mon amour sans aucune hésitation, sans un regard en arrière. Je m'étais

donnée à lui, prête à tout, et il m'a rejetée. Ça, c'est le constat. Pour le reste...

Alors, ce grand blond, genre BCBG au charisme insolent, qui baisse sur moi des yeux d'un bleu métallique confiant, sans prétention, forcément, ça fait son effet. Je le sonde, il attend toujours ma réponse, mais ne perd pas patience. Je me sens sale. Dans le fond, je n'ai pas envie de me réconforter dans les bras d'un autre homme... et en même temps... ?

OK. Il peut faire l'affaire.

— Salut, je réponds enfin. Peu importe. Sers-moi ce que tu veux... s'il te plaît.

Il me sourit, fait un petit hochement de tête, me tend un verre et part sur le balcon fumer une clope. Il ne cherche même pas à vérifier que je le suis. Je ne le fais pas. Pas encore du moins. Je scrute le liquide ambré d'un air las. À ce stade, de toute façon, ça ne peut pas me faire plus de mal.

Ma colocataire m'isole. Elle me demande ce qu'il m'arrive, pourquoi je suis revenue, maintenant, comme ça ? Et mon copain ? Qu'est-ce qui s'est passé ? Je n'ai pas l'air d'aller bien. Je suis fatiguée. Il est tard, et effectivement je n'avais pas prévu de rentrer chez moi ce soir, avec mes affaires dans un cabas. Je n'ai pas envie d'en parler, encore moins de m'expliquer. Pourtant, le flot coule, une logorrhée que je ne contrôle plus. Je me perds dans les détails, je craque. Dans cette ambiance feutrée, réconfortée par une musique à la mode qui anime discrètement la pièce, troublée par l'alcool et la fatigue qui commencent à avoir raison de moi, je me laisse aller. Peut-être aussi que le grand blond qui est revenu et m'observe, adossé à la porte du balcon, m'y incite un peu.

Je me concentre sur mon récit, mais il m'a fait perdre le fil. Je recouvre ma concentration, reprends où j'en étais et, une fois encore, m'entortille dans les précisions les plus inutiles et misérables de mon sort tragique. Je sens bien que j'y mets un peu trop d'emphase, décidée à attirer l'attention, à faire savoir au monde entier – et particulièrement à ce blond, à ce beau blond – à quel point ma vie est tragique, et que je ne cracherais pas sur un preux chevalier, un vrai, celui qui me soulèverait du canapé et m'allégerait le cœur.

Il écoute, ma colocataire opine. Il me jauge, roule les yeux, ricane et retourne se chercher un verre.

OK. J'ai changé d'avis. C'est un sale con, lui aussi. Et je vaudrais mieux que ça.

Un verre. Deux verres. Vraiment, quel salaud. Trois verres. Tant pis, trop tard. Je suis chez moi, pour qui il se prend ? Je fume une cigarette avec lui sur le balcon pour essayer de le convaincre que ce qui m'arrive est tout à fait dramatique, grave même, qu'il n'a rien compris. Encore un verre. Il acquiesce d'un air absent. Il est infect, mais si je ne peux même pas lui plaire à *lui*, alors comment plaire aux autres ?

Trop d'alcool. Trop de mauvais sentiments. Trop peu de nourriture. Pas l'habitude. Une équation mal équilibrée. Je n'ai jamais été bonne en maths.

On se retrouve sur le canapé du salon, seuls. Tous les autres convives sont partis, ma coloc est couchée. On discute. On murmure, résolu à ne pas être dérangés, à faire durer le moment, comme s'il était spécial, fragile. Le vieux vinyle des Pink Floyd qu'Évelyne s'acharne à nous faire écouter en boucle à chaque soirée s'est enfin arrêté.

Il me regarde, les pupilles dilatées par l'envie, noyées par l'alcool. Je me suspends à ses mots, subjuguée par ses lèvres. Je deviens tactile. Je n'ai pas envie d'arrêter d'avoir de l'espoir. Toutes mes copines sont casées depuis des années. Je suis la seule à ne pas réussir à les garder. Ce mec... c'est très clairement un mauvais candidat. Je ne crois plus au prince charmant et, dans le fond, ça n'a pas l'air d'être un mauvais gars, mais ma première impression ne peut pas être un bon signe. Il n'y a pas de fumée sans feu. Quelqu'un capable de se moquer face au désarroi manifeste de l'autre ne peut pas être de bon augure.

Mais.

Mais il plonge son regard dans le mien. Longtemps. Il a envie de m'embrasser, c'est évident. Je me sens flattée, et nerveuse. Je détourne le regard une fois de plus, de peur qu'il y lise à quel point je crains ce que je désire. Je me mets à lui parler d'autre chose, des hommes qui m'abandonnent tous, de mon effroyable et soudain célibat, une fois encore. Je me répète. Peut-être que

je lui envoie un message ? Très clairement, je sais que je suis en train de lui envoyer un message. Je n'ai pas envie de passer cette nuit seule.

— Tu es une drôle de fille, toi. Imprévisible à mes parents, dit-il enfin.

— Ah oui ? je grince, plus outrée que blessée.

Il ricane.

— Je dois être fou, murmure-t-il pour lui-même.

— Quoi ?

— C'était un compliment, tu sais ?

Il s'approche de moi, parcourt l'espace qui nous sépare, mais laisse en suspens les trois centimètres qui isolent encore ses lèvres des miennes. Sa chaleur m'enveloppe, ses yeux à demi clos se ferment. Je cède.

10

OCTOBRE

Je me réveille, nue, évidemment. Le beau blond est toujours dans mon lit. Dehors, le jour est levé depuis plusieurs heures. Il doit être pas loin de midi. Je ne pense même pas à vérifier, je le détaille, indécise. C'est un sentiment particulièrement déstabilisant d'ouvrir les yeux et de trouver le dos d'un homme que l'on connaît à peine à côté de soi. Grand, large, chaud, à l'odeur masculine, suave et musquée. Je me rappelle vaguement nos galipettes nocturnes et avinées. Il a une taille étroite, et il est un peu trop maigre à mon goût. Les os de son bassin me rentraient dans le ventre à chaque coup de reins.

Il y a quelque chose de touchant et confidentiel à coucher avec quelqu'un, se donner à l'autre. Chaque personne est unique, comme une voix, possible à imiter, mais jamais complètement. En soi, on n'apprend pas grand-chose à coucher avec quelqu'un, surtout sous alcool, mais c'est un moment unique, secret, privé qui nous est donné à *nous*. Je ne connais pas ce type, mais certains de ses amis ne connaîtront jamais cette facette qu'il a décidé de me dévoiler, l'intimité qu'il m'a offerte, le rythme qui est le sien, sa respiration, la chaleur et le goût de sa peau. Et même si notre rapport était un peu maladroit, et que l'on ne se connaissait pas assez pour se donner suffisamment de plaisir, c'était puissant. Peut-être étions-nous un peu trop impatients, aussi, de nous heurter l'un contre l'autre ? Oui, j'avais envie de gommer toute la souffrance de la rupture avec mon ex et les souvenirs ancrés dans ma chair, de le laisser délayer les couleurs de son être sur moi, modifier ma chimie et altérer mes songes. Ça a plutôt bien marché, d'ailleurs.

Malheureusement, la nuit a été remplacée par ce nouveau jour qui s'installe, et les endorphines du sexe ont laissé place à une toxique gueule de bois. J'ai un peu mal au bide et à la tête, mais au moins, côté cœur, ça va mieux. La présence de cet homme dans mon lit me rassure. Peut-être... Peut-être bien que ça peut fonctionner ?

Je réalise que mon petit copain ne me manque pas plus que ça. C'est surtout une rancœur et une blessure d'ego. Nous n'étions pas ensemble depuis longtemps, on sortait à peine de la période idyllique et niaise des débuts amoureux. J'aimais le sentiment de sécurité qu'il m'apportait : celui de ne pas être seule, celui d'avoir un avenir à imaginer. Mais je n'en étais pas entichée plus que ça. Je ne l'avouerai pas, car je n'aimerais pas me savoir aussi superficielle, mais dans le fond, j'avais envie d'être avec quelqu'un, mais pas avec lui. Alors oui, après tout, peut-être que cette nouvelle aventure est le début d'une belle histoire, celle qu'on lit dans les romans pour jeunes femmes ? On n'est jamais à l'abri d'un coup de chance, qui sait ?

Il se retourne et s'allonge sur le dos, les yeux clos. La migraine peine à s'estomper malgré le paracétamol trouvé dans le tiroir de ma table de chevet et ingéré depuis peut-être vingt minutes, mais l'excitation de la nouveauté désengorge mon mal-être. Il ronfle légèrement ; normal, il est saoul. Tous les hommes saouls ronflent. Je l'observe. Il a des lèvres trop charnues, un peu comme ces enfants qui font la moue d'une bouche corail et baveuse. Il a une très belle mâchoire et un nez spectaculairement droit, à peine retroussé, idéal. Ses cheveux sont plus blonds que ce que j'imaginai hier soir, maintenant que je le vois à la lumière du jour.

Il est vraiment beau, en fait.

Il ouvre enfin les yeux et fixe le plafond. Ses iris sont d'un bleu profond, de la couleur de ces mers exotiques qu'on voit dans les affiches des agences de tourisme. J'ai toujours eu un faible pour les yeux bleus. Il tourne la tête vers moi et sourit.

— Bonjour..., souffle-t-il. Je n'ai pas trop ronflé ?

— Pas du tout.

— C'est gentil de mentir.

Il s'étire et se redresse. Il s'approche de moi et m'embrasse. J'adore cette proximité étrange qu'il crée, comme si c'était une évidence. Je me blottis contre lui, et on se tait pendant un moment.

— Si tu veux que je parte, tu me le dis, hein ? Je ne voudrais pas m'imposer.

Je souris. Je n'ai aucune envie qu'il parte. Je m'agrippe à sa présence.

— Non... Non, tu ne déranges pas. On est bien, là, non ?

— Plus que je n'oserais l'admettre, oui.

Il m'embrasse encore.

Ce mec, c'est un rêve. Il est exactement ce dont j'ai besoin. Ça ne durera sûrement pas, mais il me permet de panser une blessure fraîche. Je réalise que si elle n'est pas aussi profonde qu'anticipée, elle est révélatrice de la condition fragile qui est la mienne ; une confiance en moi menue et malmenée.

— Tu penses à ton ancien mec ?

Je secoue la tête.

— Non, pas vraiment.

— Écoute, je ne suis sûrement pas celui auprès de qui tu aurais voulu te réveiller, et je ne peux rien te promettre, mais en tout cas, là, tout de suite, je n'ai pas envie d'être ailleurs. Et puis, tu sais, je n'en ai pas parlé hier, mais moi aussi je sors d'une histoire compliquée. Alors, j'ose croire que je te comprends, au moins un peu.

— Ah oui ? je demande, timidement.

Ça me plaît terriblement qu'il se confie à moi. Qu'il me fasse confiance. Voilà, malgré l'alcool, malgré la mauvaise impression, quelque part, je lui plais suffisamment pour qu'il ait envie de rester.

— Oui. Sept ans de vie commune foutus en l'air. C'est long, sept ans, ajoute-t-il, pensif.

Il se gratte la lèvre du bord du pouce.

— C'est comme si on t'arrachait un organe, toute perspective d'évolution. On perd quelque chose qu'on ne retrouvera jamais vraiment, et on doit faire avec. C'est d'une cruauté... indescriptible. Alors, je m'en remets, hein ? Ça fait un an déjà.

Honnêtement, le célibat ne me réussit pas des masses, mais je n'ai pas non plus envie de me précipiter dans n'importe quoi...

— Ça s'est fini comment ? Enfin, si ça ne te dérange pas d'en parler, je tente doucement, comme si cette toute jeune complicité ne devait pas exister trop fort.

— Ça n'allait plus entre nous. On avait des idées différentes pour notre futur. Elle a flippé, a refusé toute évolution. Moi j'étais prêt à prendre mon rôle, tu sais, celui du père de famille. Et puis la maison, le jardin où je ferais pousser des courges... tout ça, tout ça... Je lui ai offert une perspective simple, claire, solide, sur un plateau d'argent. Et elle n'en a pas voulu. On y travaillait depuis des années, et puis, bah non, ça n'a pas fonctionné. Ça ne fonctionne pas toujours du premier coup, j'imagine.

J'espionne son profil, encore incertaine d'avoir le droit de le dévisager. Soudain, très simplement, quelque chose se débloque dans mon esprit : il est magnifique. Je me dis qu'il est sensible, éloquent, doux, et qu'il me plaît terriblement. Je n'ai plus de doute sur la question. À vrai dire, je me demande comment j'ai pu en douter. Bien évidemment, je ne tombe pas amoureuse, mais je me sens comme une gamine de treize ans qui danserait avec le plus beau garçon à la boum de fin d'année. Tout ça ne veut pas dire grand-chose, mais ça laisse l'espoir d'une dimension plus large. Un futur où nous serions heureux, où nous raconterions cette rencontre atypique à nos amis, à nos enfants, pourquoi pas ?

— *Votre père ? Pas tip top ! Au début, je n'ai pas pu l'encadrer. Il m'a fait très mauvaise impression. Et pourtant je l'ai ramené dans mon lit dès le premier soir.*

— *T'es gonflée ! Je me suis bien fait embobiner, oui ! Elle se garde bien de le dire, mais moi aussi elle m'a fait une super mauvaise première impression. Et vous savez ce que je vous ai toujours dit sur les premières impressions, les enfants ? Attention à ça ! Je ne le répéterai jamais assez !*

Je suis un peu pathétique à déjà penser à notre avenir, mais en même temps, est-ce que ça ne serait pas désolant d'éviter de se projeter ? Être modérée, rationnelle, chiante, quoi. Pourquoi ça rendrait méprisable de croire à une histoire alors

qu'elle se dessine tout juste ? Jusqu'ici, ce mec coche toutes les cases, alors... alors...

Quelque chose change dans ses yeux, dans leur intensité. Il me regarde profondément, jusqu'au fond de ma rétine. Je me rapproche, j'embrasse son cou, sa mâchoire, me fais plus entreprenante, descends ma main jusqu'à son sexe.

Il se dégage de mon étreinte, rieur. Je ne m'en vexe pas. Il s'excuse, dit qu'il adore ma peau, mais que nous devrions prendre notre temps. Il a raison.

Je pars nous chercher deux grandes tasses de thé. Je savoure l'idée qu'il prenne du thé le matin – tout comme moi. « Sans sucre, avec un soupçon de lait, s'il te plaît », a-t-il demandé très poliment. La perspective de s'éveiller ensemble dans le futur me séduit déjà, lovés l'un contre l'autre. *Tu as bien dormi, ma chérie ? Ne bouge pas je vais nous chercher des croissants et je t'apporte ça au lit...*

Je retrouve ma colocataire en train de finir de faire la vaisselle.

— Alors ? Il assure ? demande-t-elle d'un air moqueur.

— Je ne vois pas de quoi tu veux parler, je réponds, fausement innocente.

— C'est un gars bien, tu sais ? C'est cool que tu aies fini la nuit avec, même si vous auriez pu être plus discrets... J'aurais dû te le présenter plus tôt. Paternoster, c'est vraiment un mec sensass...

Évelyne est une fille qui a toujours eu un flair remarquable, beaucoup de goût et une intuition redoutable... Il faut croire que même Évelyne n'est pas infaillible.

Pater-noster : nom commun invariable. (latin *pater noster*, notre père)

Sorte d'ascenseur continu, formé de cabines ou de cages reliées entre elles par des chaînes, comme les grains d'un chapelet, afin d'assurer un transport régulier à la verticale de marchandises, de dossiers ou de personnes.¹

1 Définition Larousse.fr

23

JUILLET

La chaleur étouffante cogne sur les vitres de la voiture. Les roues avalent des kilomètres d'asphalte. Je plisse les yeux derrière mes lunettes de soleil. Malgré la clim, je commence à être fatiguée de la conduite, lassée de ce début de canicule, de la sueur qui goutte dans ma nuque. Ça fait des heures que l'on roule, et je ne reconnais plus le paysage depuis longtemps.

Tant mieux.

C'est enfin les vacances. J'ai hâte d'être installée, au calme, dans un jardin ombragé. Et d'ici là, je fais de mon mieux pour taire l'appréhension qui me pollue l'esprit depuis la préparation de ce voyage. Tout va se bien passer. Ça sera peut-être un peu bizarre les deux, trois premiers jours, ensuite pas de raison que j'aie du mal à m'acclimater. Oui, dans une poignée d'heures, le stress, l'angoisse, les doutes... tout ça sera derrière moi.

— On va bientôt prendre la départementale, prévient Basil.

Il pose sa main sur ma cuisse. Je tourne la tête. On se sourit. Je me rabats sur la voie de droite en oubliant de faire mon contrôle.

— Arrête-toi à cette aire de repos, je prends le volant. Je vois bien que ta vigilance commence à se dissiper.

Je prends la sortie, me gare, coupe le moteur et sors de l'habitacle. Je fais quelques pas. Je profite un instant du calme de l'été, bercée par le vrombissement des voitures qui filent. L'air a une agréable odeur de poussière et d'herbe fraîche.

— Tu peux te reposer, maintenant, ma chérie, on y est presque.

Il dépose un baiser sur ma joue, celui qu'il a l'habitude de me faire pour m'apaiser, ou simplement pour ponctuer qu'il pense à moi. Je m'étire et vais m'installer sur le siège passager.

Basil prend le volant. Il coupe la radio et laisse place à un silence paisible qui remplit l'espace sans jamais nous gêner. À l'arrière, Billi dort sagement dans sa cage, formant une petite boule de poils noirs. Je regarde le sous-bois qui borde la route. La vitesse l'entrecoupe de morceaux de campagne asséchée ; ça faisait longtemps que je n'avais pas quitté le monde urbain. Tant d'espace et de couleurs tranche avec la grisaille parisienne qui m'est devenue si habituelle que je n'avais même pas réalisé à quel point la verdure m'avait manqué. Ça excite ma pupille et déclenche une vague d'endorphine dans mon cerveau, celle qui annonce un renouvellement bienvenu.

— Tu es stressée ? demande Basil.

— De ?

— Être présentée à ma famille. Pas trop intimidée ?

— Non ? je réponds, amusée.

Je mens. Un peu. Je ne suis pas aussi à l'aise que j'aimerais le laisser croire. Je préfère me concentrer sur le paysage pour taire l'appréhension de cette rencontre imminente.

— Tu devrais, chantonne-t-il en m'offrant un sourire orgueilleux, son meilleur sourire.

— Ta famille n'est pas si terrible, quand même, si ?

— Hmm... non, bien sûr, mais c'est comme je t'ai dit : ce n'est jamais évident de se sentir bien chez les Paternoster ; au début, du moins. Et puis, mes parents sont très tradi. Ils ont des attentes assez *sévères*, disons, pour la compagne de leur fils aîné.

— Je sais. Je suis prévenue... Des choses en particulier que j'ignore encore ?

Il inspire un grand coup et réfléchit.

— Non... Non, rien vraiment. On reste une famille assez normale.

— Aucune famille n'est *normale*.

Il hausse un sourcil face à cette évidence et me sourit à nouveau. Ça creuse ses adorables fossettes et lui donne un air attendrissant qui contrebalance son sérieux habituel.

— Comment faire bonne impression à tes parents ? je renchéris.

— Les fleurs sont un bon début. Ma mère n'aimerait pas que tu débarques les mains vides. C'est quelqu'un d'assez minéral.

— « Minéral » ?

— Dans le sens brillante, solide... un peu froide... Avec un sens évident de la mise en scène, aussi. La légende dit qu'elle n'était pas comme ça avant de se marier, mais on lui reproche souvent de faire un peu peur quand on la rencontre pour la première fois. Et elle s'attendra à ce que tu lui ressembles, martèle-t-il.

— Génial, je lâche, dépitée.

— Ne t'en fais pas, mon amour... Même si, au fond, il paraît que tous les garçons finissent par épouser leur mère, ajoute-t-il, moqueur.

— Épouser sa mère, rien que ça ! Et ton père, il est comment ? Roi de Thèbes, qui a abandonné son fils Œdipe ? On a des envies de parricide, peut-être ?

— Presque. Tu vas rire, je ne te l'ai jamais dit : il s'appelle Homère.

— Mais nan ? ! Et donc ? Les sirènes ? Les cyclopes ? Les grandes épopées ?

— On peut dire ça. Il a un petit bateau, mais il a surtout vogué sur toutes les mers d'alcool que ce monde possède. Il est beaucoup plus accessible que ma mère. Ne t'inquiète pas, mon chaton, il ne te mettra aucune pression. C'est sur moi qu'il concentre tous ses efforts.

— Des fleurs pour belle-maman, trinquer avec beau-papa, je résume. Ton frère ?

— Théo ? C'est vrai que je ne t'en ai pas trop parlé. Il est assistant dentaire... J'ai un rapport compliqué avec lui. Mon petit frère est... Tu sais quoi ? Je te laisse la surprise. Fais juste attention à lui, il a tendance à être charmeur.

— Quoi, il te fait de l'ombre ?

— Pff, tu rigoles ? C'est moi l'aîné.

La voiture glisse sous l'ombre des arbres. Nous avons quitté l'autoroute depuis un moment, maintenant. Les villages que l'on

traverse sont d'adorables bourgs aux vieilles pierres, écrasés par la chaleur estivale. D'ailleurs, peu d'âmes se hasardent à les parcourir ou rasant les murs avant de disparaître en quête d'un peu de fraîcheur. Ici, tout est limité à 30 km/h, et on imagine facilement un ennui terrible et des habitudes grégaires prenant ces pauvres gens à la gorge, tout en lenteur. Sans surprise, c'est un peu défraîchi, comme une carte postale qui peine à mettre en avant l'attraction locale à l'intérêt modéré, témoin d'une région peu dynamique, délaissée par les aides gouvernementales, mais qui, dans le fond, ne manque pas de charme.

C'est parfait. Ces vacances s'annoncent tout à fait reposantes.

Chaque village est séparé par de larges routes campagnardes. Le bitume fondrait s'il n'était pas gardé par des allées de platanes. Dans le coin, ça doit être un sport régional pour ados et agriculteurs terrassés par la langueur et une cirrhose précoce d'aller régulièrement s'y encastrent. D'ailleurs, je me rends vite compte que ce que j'ai pris comme un minuscule village, avec une petite pharmacie poussiéreuse et un boulanger à l'enseigne effacée par les âges, doit faire office de métropole pour eux. Paris, ça doit être carrément une autre planète à leurs yeux.

Des kilomètres semblent séparer ces petites habitations posées au hasard du décor, plantées entre sols arides et zones marécageuses, signes fragiles d'une civilisation qui n'aura jamais gagné la bataille.

Comme on dit : dans l'espace, personne ne vous entend crier ; mais au fin fond de la Dombes non plus.

Dombes. Je tue le temps en jetant un œil à la page Wikipédia. J'apprends que je vais être condamnée à bouffer des grenouilles et que, si le paludisme endémique y a été éradiqué, je suis quand même prédestinée à des séances féroces de grattage de piqûres de moustiques. Je ne suis pas sûre de ce que j'aime le moins entre les grenouilles et les moustiques, mais Basil m'assure que ça sera super, qu'on pourra aller se baigner dans les étangs, s'essayer à différents sports d'eau, visiter le parc à oiseaux de la région si on a le temps et, surtout, s'aimer tendrement.

Je sens bien qu'il fait de son mieux pour me rassurer. Ça n'enlève rien au fait que je sais que je ne suis pas calibrée pour

les rites et coutumes locales ; je dois m'attendre à un choc des cultures. Je ne suis pas dupe : dans ma tête, je suis Française, mais mon corps raconte une autre histoire. Et puis, j'aurai beau avoir toujours vécu ici, n'avoir aucun accent, ne pas être musulmane, ça ne garantit pas pour autant que ça sera évident pour moi de m'intégrer dans une famille franco-française blanche et franco-phile. Quand je pense à ma mère, à mes cousins en Algérie, à mon enfance modeste en banlieue, et que je visualise à quoi peut bien ressembler le foyer de Basil, je devine que le *gap* qui nous sépare est énorme. Impossible d'être certaine que ses parents n'auraient pas préféré que leur fils aîné leur ramène quelqu'un du même milieu social. Une Marie-Charlotte blonde aux yeux bleus. Bien sûr, si je lui demande, Basil balaiera la question, mais seul un œil concerné peut lire les regards qui s'attardent sur une peau mate et des cheveux bien bouclés, parfois un peu trop enclins à coller une étiquette désagréable. Alors, comment ne pas angoisser, au moins un minimum ?

— On n'est pas si loin de Lyon. Tu verras, on pourra faire plein de choses, et tu sortiras transformée de ces vacances, insiste-t-il. Tu en as besoin. On en a tous les deux besoin.

J'acquiesce d'un air absent.

— On arrive, prévient-il.

Il ralentit et tourne au milieu de la végétation. Il n'y a rien ici, et comment il a pu voir un quelconque passage m'échappe. Si on n'était pas déjà suffisamment isolés, ce virage dans une nature impénétrable enfonce le clou une dernière fois. Le portail au fond du chemin de terre est ouvert. On nous attend. Et alors qu'on parcourt l'allée de graviers qui serpente dans le parc privé, il ajoute :

— Une dernière chose...

— Oui ?

— Non... rien... Tu verras bien.

23

JUILLET

Basil gare la voiture devant la demeure. « Demeure » est le premier mot qui me vient, car « maison » ne suffirait pas à exprimer l'énormité de cette habitation érigée au milieu d'hectares de terrain. De grandes pierres blanches qui s'étirent en hauteur pour ne laisser au final que peu de place à des vitres promettant obscurité et froideur. Un toit anormalement aigu pour une région pas si neigeuse en hiver. Une forme globalement abrupte et austère et, paradoxalement, grandiloquente.

Si ça n'a pas encore les allures d'un château, « manoir » est peut-être le meilleur qualificatif. À ce stade, je me dis que ce lieu tient plus de la coquetterie architecturale que d'une bizarrerie assumée et inquiétante, mais je pressens que je ne vais pas tarder à changer d'avis. Je n'ai jamais aimé les trop grands espaces, pas l'habitude.

Dehors, devant la porte rustique à double battant, perdue dans ce décor démesuré, la mère de Basil nous attend déjà. Le portrait qu'il a pu m'en faire ne me laisse aucun doute quant à l'identité de cette femme. Elle porte une robe blanche, droite, asséchant encore un peu plus sa silhouette étriquée. Un sourire affable marqué d'un rouge trop orangé pour sa carnation rend l'ensemble à peine plus accueillant. Je réajuste mes boucles rebelles – regrettant déjà de ne pas les avoir lissées –, j'attrape les fleurs sur la banquette arrière et je sors de la voiture, confiante. Je me présente devant elle et j'attends qu'elle finisse d'étreindre son fils.

— Tu as une petite mine, tu manges bien ?

— Mais oui, maman, assure-t-il en riant.

— Tu aurais dû faire une cure de vitamines cet hiver ; je veux un fils en bonne santé.

Je patiente toujours, stoïque, avec mes fleurs en pot et mon expression la plus poliment enjouée. Elle ne m'a pas encore jeté le moindre coup d'œil.

— Ça ne sert à rien ces trucs, tu le sais bien, on en pisse 70 %, argue-t-il. J'ai des bons gènes, je finirai bien par avoir le teint de papa, ne désespère pas. Deux, trois jours de bronzette suffiront. À moins que je tienne de toi...

Elle ne lui répond pas et préfère secouer la tête comme s'il venait de sortir une absurdité, avant d'enfin se tourner vers moi. Son sourire s'étend, sibyllin, mais elle ne dit rien. Mon cerveau reptilien me susurre qu'elle dégage quelque chose de profondément désagréable et vaguement menaçant. Instinctivement, je me dis déjà que je ne l'aime pas.

— Bonjour madame. Enchantée.

— Enchantée. Appelez-moi Célia.

— Euh... C'est pour vous, je tente en attendant mon offrande.

— Des grassettes, commente-t-elle. Comme c'est gentil. Ça ira très bien dans le jardin.

— À vrai dire, je corrige, ce sont des *streptocarpus*. C'est une plante d'Afrique subsaharienne peu commune. Basil m'a dit que vous aimiez les fleurs... et le fleuriste m'a assuré qu'en en prenant bien soin elles devraient reflurir facilement.

— Eh bien, le fleuriste vous a bernée, ma chérie. Mais ce n'est pas grave, j'aime beaucoup les grassettes.

Elle penche légèrement la tête, comme pour me remercier, ou ponctuer sa leçon ; je décide surtout d'y voir l'attitude de quelqu'un qui veut absolument avoir raison. Je suis franchement déçue, je n'en montre rien, et je souris un peu plus.

Quelle sale conne.

— Tant mieux, alors, je rétorque, lèvres pincées, pour conclure.

Je tiens encore à faire bonne impression, même si, manifestement, c'est une priorité que l'on ne partage pas.

Elle tourne les talons et pousse la lourde porte d'entrée en bois massif, bouche béante sur un œsophage obscur prêt

à nous englober. Je saisis ma valise et Billi, qui peste d'être bringuebalé.

— Entrez, ne restez pas à l'extérieur, vous allez attraper un coup de chaud. Dana, c'est ça ? Vous prendrez bien un petit apéritif ? Vous devez avoir soif.

Elle s'en va vers la cuisine sans attendre que je la suive. J'entends ses talons claquant sur le carrelage s'éloigner alors que je tire non sans peine sur la vieille poignée en métal pour fermer la porte, me retrouvant bien trop vite plongée dans la pénombre. La fraîcheur de cet intérieur en épaisses pierres m'assaille en un instant. Billi miaule pour qu'on le libère. J'ouvre la porte de sa cage et il s'empresse de s'enfuir, se fondant parfaitement dans l'ombre.

— Merde..., je souffle, encore accroupie, déjà lasse à l'idée de le poursuivre.

— Laisse, intervient Basil tout en m'aidant à me le relever. Il va se faire à la maison à son rythme. J'irai le chercher tout à l'heure.

Je suis Basil vers la salle à manger. Sa mère est occupée à sortir des verres d'un vaisselier en bois foncé. L'endroit est aussi vieillot que je l'avais imaginé, meublé d'une table en chêne rongée par des traces d'humidité, complétée par son set de chaises de paille tressée déglinguées. Le sol est carrelé de faïences ternes. Les murs sont décorés d'assiettes en porcelaine, tout en dorures et fleurs kitch. Les mamies de quatre-vingts ans qui ont les mêmes doigts doivent être légion. Cette pensée pourrait m'être réconfortante, mais la couche de poussière qui recouvre les bibelots ainsi que les multiples rubans anti-mouches qui pendouillent mollement du plafond m'écoeurent plus qu'autre chose.

— Désolée pour la saleté, s'excuse Célia. On n'utilise jamais cette pièce, c'était la kitchenette de la bonne. C'est juste là qu'on range la vaisselle. Vous verrez que ce n'est pas la place qui manque ici. Ça vous changera de votre appartement parisien.

— C'est l'heure de l'apéritif ? demande une voix masculine derrière moi.

Je me retourne. Le père de Basil a déjà la tête plongée dans l'armoire à spiritueux. Il en ressort un sourire victorieux et deux bouteilles.

— Martini ou Bénédictine ? propose-t-il tout en me faisant la bise.

— Bénédictine et jus de pamplemousse pour moi, papa.

— Bien sûr, champion. Comment tu vas ? Ça fait plaisir de te voir. Dana ? Qu'est-ce que je te sers ?

— Juste un jus de pamplemousse, s'il vous plaît.

— Je t'arrose bien ça d'une lampée de Bénédictine ?

— Juste du jus, s'il vous plaît, j'insiste.

— Tu es sûre ?

— Sûre !

Il m'inspecte, suspicieux

— Tu es musulmane ?

— Non, je ne bois juste pas d'alcool.

Le bougre hésite. Il fait une petite moue inspirée et confiante, verse d'abord l'alcool et complète le verre avec le jus. J'attends de voir s'il va en servir un autre, mais c'est bien celui-là qu'il me tend d'un air complice. Je n'aime pas ça. Je sens que quand bien même j'aurais été musulmane – ce qu'il n'aurait jamais demandé si j'avais été blanche –, il m'aurait tout de même tendu ce verre.

Pour la première fois, je prends le temps de l'observer. Il a les mêmes yeux bleu électrique que son fils. Basil a aussi hérité du même menton, d'un nez à peine moins prononcé et de joues moins marquées, plus jeunes. Le lien de paternité est indéniable, et je suis déstabilisée par cette parfaite vision du futur de mon homme. Mais surtout, je ne peux m'empêcher de dévisager cette cicatrice qui relie sa lèvre supérieure à son nez. Un bec de lièvre pas vilain, mais qui me désarçonne. Il tord sa bouche dans une mimique un peu rigolote qui lui donne un air vraiment unique, inimitable.

Il attend. Il attend que j'aie fini de le détailler. Je détourne les yeux, embarrassée.

— Ne sois pas gênée. Tout le monde la regarde. Accident de tronçonneuse...

— Non ?! je hoquette.

— Bien sûr que non ! s'exclame-t-il, hilare. Elle me plaît, celle-là, mon Babou ! Ha ! Non, non, j'ai ça depuis presque toujours. Ce qui est bien, c'est qu'avec l'âge je deviens suffisamment

vilain pour qu'on y prête moins attention... Et j'ai quand même gardé la plus belle des femmes... Hein, mon trésor ?

Il passe près de l'intéressée et lui met une main aux fesses, puis il ressort vers le jardin d'une démarche nonchalante, chavirant légèrement sous le poids d'un embonpoint qu'il ne cherche pas à cacher et d'un certain nombre de verres que je devine avoir précédé celui-ci.

Je pense à ma mère, à sa pudeur, à sa nervosité, et je me dis que décidément les mœurs familiales ne sont pas universelles. Elle aurait été mortifiée d'imaginer générer chez ses convives le malaise que les Paternoster ont si facilement installé en moi. Un malaise, oui. Mais, maintenant que j'y prête vraiment attention, je réalise que ce n'est pas seulement ça.

Il n'est pas juste question de la froideur insultante de la mère ou de la bonhomie outrancière du père ; quelque chose cloche. Ça me glace d'autant plus que plus j'y réfléchis et moins j'arrive à définir quoi. Depuis que j'ai mis un pied dans cette maison, mes nerfs sont en panique, mes cellules s'affolent. Ici, l'air vibre. Je ne me sens pas à proprement parler *en danger*, mais je ne suis pas à mon aise.